



# La Relève

## Sommaire

RAISSA MARITAIN .....	Henri Bergson	161
NOEL MAILLOUX, O. P. ....	Etude génétique sur la pudeur	167
ANNE HEBERT .....	Poèmes	173
ROBERT CHARBONNEAU .....	Ils posséderont la terre... roman, 1. Edward (suite)	179

## CHRONIQUES

Le cinéma : Les Frères Marx par Jean Le Moyne—Les livres :  
Constantin Leontieff de Nicolas Berdiaeff  
par Auray Blain.



6e cahier, 5e série

MARS  
1941

15 cents

## **SECRETARIAT DE LA PROVINCE**

### **LES ECOLES D'ARTS ET METIERS**

Les Ecoles d'Arts et Métiers, sous le contrôle du Secrétariat de la Province, offrent à ceux qui se destinent aux carrières industrielles, une variété de cours basés sur les besoins de l'industrie et susceptibles de répondre au désir de chacun.

Les cours du soir ont l'avantage de permettre à l'élève de poursuivre son travail rémunérateur tout en employant, le soir, ses loisirs à des études qu'il reconnaît nécessaires et souvent indispensables.

Le machinisme, en plus de révolutionner les méthodes de production, a transformé les sociétés et changé les coutumes des peuples. Peu de gens parviennent à des fonctions supérieures dans l'industrie sans s'être, au préalable, préparés.



**Hector Perrier**  
ministre

Jean Bruchési  
sous-ministre

# La Releve

Fondée en 1934



Directeurs : Robert Charbonneau  
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal

---

**6e cahier**

**5e série**

---

## HENRI BERGSON

### Souvenirs

Henri Bergson est mort à Paris, le 4 janvier, à l'âge de 81 ans. Tous ceux qui lui sont redevables de quelque bienfait de l'esprit, et ils sont nombreux en France et ailleurs, ressentiront douloureusement cette disparition.

Il était malade depuis longtemps, et les événements de cette terrible année ont dû achever de le détacher de la vie. L'un de ses derniers actes aura été de refuser la "faveur" par laquelle Vichy voulut l'exempter des obligations dégradantes auxquelles, sous la pression nazie, sont désormais soumis tous les Juifs français. Il n'accepta pas cette exception plus humiliante que la triste loi commune, et il démissionna de sa chaire au Collège de France, comme de toutes ses autres charges honorifiques. Les journaux ont même annoncé qu'il voulut se soumettre aux formalités spéciales de l'enregistrement des Juifs, et pour cela, quelques semaines seulement avant sa mort "il quitta son lit de douleur [lui qui depuis plusieurs années pouvait à peine se mouvoir] et vêtu d'une robe de chambre et de pantoufles, appuyé au bras de son valet de chambre, il alla faire la queue pour se faire inscrire comme Juif."

Il s'en est donc allé abandonnant tous les signes et privilèges de la gloire, pour la gloire plus grande d'une vie jusqu'à la fin noble et généreuse.

Plus que jamais solidaire de son peuple Henri Bergson a cependant reçu le Baptême. Il ne voulait pas rendre ce fait public de son vivant, par délicatesse pour les Juifs persécutés qu'il aurait paru ainsi abandonner dans leur détresse. Maintenant il n'y a plus aucune raison de taire ce grand événement spirituel.

Nous ne savons pas exactement quand ce Baptême a eu lieu. Plusieurs années certainement après la publication des *Deux Sources...* Donc après 1932. Mais l'évolution spirituelle de Bergson avait commencé depuis longtemps. Dès *Les Données Immédiates de la Conscience* il avait rompu avec l'état d'esprit régnant, avec cette "ivresse mécaniciste" dont il a parlé lui-même, qui obnubilait les esprits à la fin du XIXe siècle, et dont il avait d'abord subi l'influence.

"Bientôt il s'aperçut de l'inanité du mécanicisme, a écrit J. Maritain dès 1913. Il vit... que le positivisme soi-disant scientifique n'est qu'une agglomération de préjugés plus ou moins inconscients, et qu'une si énorme illusion doit impliquer la responsabilité de la philosophie moderne tout entière... Amené ainsi à chercher la réalité méconnue par le mécanicisme... M. Bergson dut aborder la psychologie; reconnaître l'insuffisance radicale des idées que nos savants se font d'ordinaire des rapports du physique et du moral; conclure successivement à la réalité du libre-arbitre à la distinction de l'esprit et de la matière, à l'existence d'une différence de "nature" entre l'homme et les animaux, à une certaine substantialité de l'âme, peut-être même à l'immortalité de celle-ci; arriver ainsi enfin à des problèmes de métaphysique générale et presque de théodicée; incliner vers la reconnaissance d'un Dieu personnel et laisser peu à peu se faire jour les inquiétudes religieuses et les besoins de vie spirituelle d'une âme portée d'instinct à la contemplation."\*

\* J. MARITAIN, *La Philosophie Bergsonienne*, 2<sup>e</sup> édition.

Un tel redressement intellectuel Bergson était seul à le tenter, du moins parmi les laïcs. Et les étudiants qui en ce temps-là fréquentaient la Sorbonne n'en recevaient pas encore les bienfaits.

Lorsqu'enfin Jacques et moi prîmes le chemin du Collège de France, où Bergson enseignait, nous étions aux portes du désespoir. Nous faisons le bilan de ce que nos maîtres nous avaient donné comme viatique, à nous les très jeunes qui attendions d'eux les principes d'une connaissance vraie et d'une action juste, et nous ne tenions dans nos mains que mort et poussière. Positivisme, scientisme, mécanisme, relativisme faisaient violence en nous à cette "idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme" dont parle Pascal. Et nous ne pouvions résister que par la souffrance à cette démoralisation de l'esprit. Tous ces maîtres avaient personnellement beaucoup de mérites, mais dans ses résultats leur enseignement était tout négatif et destructeur. Il aboutissait à un relativisme sans issue. Relation au néant, puisqu'aucun absolu n'était admis. Quant à nous, malgré tout, nous persistions à chercher la vérité. Quelle vérité? L'espérance d'une plénitude d'adhésion à une plénitude d'être.

Or, jusqu'au jour inoubliable où nous entendîmes Bergson, cette espérance avait été par tous bafouée. Nous trouvâmes le Philosophe dans tout l'éclat de sa gloire. Un sûr instinct guidait ses nombreux auditeurs, et nous n'étions pas les seuls sans doute à qui il rendait la joie de l'esprit en rétablissant d'une manière indubitable la métaphysique dans ses droits; en affirmant que nous pouvons connaître le réel, et que par l'intuition nous atteignons l'absolu. Alors peu nous importait que ce fût par l'intuition ou par l'intelligence, il fallait d'abord retrouver la vie.

L'art consommé avec lequel Bergson exposait ses vues et semblait nous entraîner tous avec lui dans le processus de ses découvertes, n'atténuait en rien la subtilité et la technicité de son enseignement. Cependant la grande salle où il parlait était trop petite pour contenir tous ceux qui étaient avides de l'entendre. Nous arrivions de bonne heure avec Charles Péguy, Ernest Psichari, Jean Marx, Georges Sorel, pour trou-

ver sûrement une place. Henri Focillon était aussi parmi les auditeurs.

Nous assistions en outre une fois par semaine au cours d'explication de grec, que Bergson donnait dans une petite salle, devant un petit nombre d'élèves. L'année où je suivis ce cours il expliquait Plotin. La connaissance de Plotin a exercé sur moi une profonde influence.

Avec Bergson et Plotin entrèrent aussi dans notre vie un autre vivant et un autre mort : Léon Bloy et Pascal. Ce fut un temps merveilleux de délivrance et d'espoir. Mais nous ne savions pas encore où nous étions conduits.

Un jour je m'en fus toute tremblante demander à Bergson des conseils pour mes études, davantage sans doute — pour ma vie. De tout ce qu'il me dit alors je n'ai retenu que ces mots : "Suivez toujours votre inspiration". Je la suivis en effet un peu plus tard en allant avec Jacques et ma sœur au Dieu des Pauvres, au Dieu de Léon Bloy.

Nous partîmes pour l'Allemagne, où nous passâmes deux années. Nous ne devions plus retourner aux cours de Bergson. Il publia en 1907 le plus contestable de ses ouvrages, *L'Evolution Créatrice*. Et Jacques, à la lumière de la foi comprit mieux le rôle de l'intelligence. Son activité personnelle commença. Il dut s'opposer à Bergson sur plusieurs points essentiels. Nous perdîmes en lui notre maître.

En 1913 Jacques publia son premier livre qui est une étude critique de la *Philosophie Bergsonienne*. La dernière partie de l'ouvrage s'intitule : "les deux bergsonismes" à savoir : le bergsonisme "de fait", celui qu'on trouve dans la pensée exprimée de Bergson, et le bergsonisme "d'intention", celui qui est l'âme de cette pensée et qui peut-être n'a pas reçu une expression tout à fait adéquate. Et J. Maritain concluait ainsi : "Si jamais on tâchait d'isoler et de libérer ce *bergsonisme d'intention*, il semble bien que passant à l'acte il irait délivrer et ordonner ses puissances dans la grande sagesse de saint Thomas d'Aquin".

C'était une singulière audace que d'opposer ainsi à lui-même le plus grand philosophe de notre temps. Mais l'homme illustre et le jeune homme téméraire n'étaient-ils pas l'un et

l'autre amis de la vérité avant tout? Nous sûmes que Bergson le comprit ainsi.

Quant à ce qui est de saint Thomas, Bergson écrivait il y a quelques années que l'ayant peu fréquenté, il s'était néanmoins, chaque fois qu'il avait rencontré un texte de lui sur le chemin, trouvé d'accord avec lui; et qu'il admettait fort bien qu'on situât sa philosophie dans le prolongement de celle de saint Thomas.

*L'Evolution Créatrice* avait paru en 1907. Depuis on savait que Bergson préparait un livre sur la Morale. Ce livre il ne le publia qu'en 1932. En pleine gloire il s'était tu; et ce silence, héroïque dans ces conditions, il le garda pendant vingt-cinq ans! Ce furent vingt-cinq années d'enquêtes concernant l'histoire de l'humanité, ses morales, ses religions, ses mystiques. Le livre parut enfin sous le titre : *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*.

Dans une conférence encore inédite J. Maritain a analysé ce livre au point de vue du système conceptuel auquel il se rattache, et au point de vue de l'esprit qui l'anime. Quoi qu'il en soit du système l'esprit ici est admirable. Après avoir étudié le mysticisme grec, le mysticisme oriental, les prophètes d'Israël, le mysticisme chrétien, Bergson se croit autorisé à dire que le mysticisme chrétien est le seul qui ait véritablement abouti. C'est l'expérience des mystiques qui le conduit à affirmer l'existence de Dieu. Il croit au témoignage de ceux qui ont l'expérience des choses divines.

Il met les mystiques chrétiens au sommet de l'humanité. "En réalité, écrit-il, il s'agit pour les grands mystiques de transformer radicalement l'humanité en commençant de donner l'exemple".

Il les défend contre ceux qui les tiennent pour des malades : "Quand on prend à son terme l'évolution intérieure des grands mystiques, on se demande comment ils ont pu être assimilés à des malades. Certes nous vivons dans un état d'équilibre instable, et la santé moyenne de l'esprit, comme d'ailleurs celle du corps, est chose malaisée à définir. Il y a pourtant une santé intellectuelle solidement assise, exceptionnelle, qui se reconnaît sans peine. Elle se manifeste par le

goût de l'action, la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances, la fermeté jointe à la souplesse, le discernement prophétique du possible et de l'impossible, un esprit de simplicité qui triomphe des complications, enfin un bon sens supérieur. N'est-ce pas précisément ce qu'on trouve chez les mystiques dont nous parlons? Et ne pourraient-ils pas servir à la définition même de la robustesse intellectuelle?"

Georges Cattai, un de nos amis juifs récemment converti au catholicisme, voyait assez souvent Bergson depuis la publication des "Deux Sources", et n'hésitait pas à l'interroger avec une grande indiscretion sur les dogmes chrétiens, et sur la manière dont il fallait à cet égard comprendre son livre. Bergson lui répondait que dans ce livre il n'avait voulu parler qu'en philosophe, mais qu'il n'était pas défendu de lire entre les lignes. G. Cattai m'incitait à revoir Bergson; il me disait que le philosophe se souvenait de son ancienne élève, de la jeune fille qui suivait son cours sur Plotin.

Je me décidai à lui faire une visite, ce devait être en 1936 ou 37.

Je revis avec une émotion indicible ce maître de mes jeunes années. Son fin visage n'avait guère changé. Ses yeux d'un bleu de faïence étaient toujours aussi clairs. Et il y avait autour de lui une aura de sagesse et de sérénité qui inspirait la vénération. De nouveau je me sentis toute petite devant lui, comme au temps du Collège de France. Mais lui, supprimant les distances, me dit tout à coup, sans autre préambule : — "Est-ce que pour vous aussi *cela* a commencé par Plotin?" Cela, c'était notre conversion au catholicisme, qu'il connaissait bien. Pouvait-il plus clairement me dire que *cela* avait commencé pour lui aussi de cette façon, et que son enquête religieuse, sa quête mystique avaient débuté par Plotin?

Il me parla de Jacques, de ses travaux. Il me dit : "Vous savez, lorsque votre mari opposait ma philosophie "de fait" à ma philosophie "d'intention", comme contenant certaines virtualités non développées — il avait raison". Et il continua, pendant que mon cœur se remplissait de reconnaissance et d'admiration : — "Depuis nous avons marché

l'un vers l'autre, et nous nous sommes rencontrés au milieu du chemin". Et je pensai qu'ils s'étaient rencontrés dans le Christ, qui est la Voie, comme il est la Vérité.

Nous lui fîmes encore quelques visites, Jacques et moi. A plusieurs reprises il nous dit : "Tout ce qui s'est fait de bien dans le monde, depuis le Christ, et tout le bien qui se fera — s'il s'en fait encore — aura été fait et se fera par le Christianisme".

Il nous dit un jour que certains juifs convertis au catholicisme affirment qu'ils y trouvent l'accomplissement du judaïsme, "et cela est vrai". "D'autres hésitent à entrer dans l'Eglise, à cause de la persécution que les Juifs souffrent aujourd'hui". Et nous comprenions que lui-même il hésitait encore par amour des siens.

Et lorsqu'enfin cet été nous eûmes l'assurance qu'il était baptisé, nous ne fûmes nullement étonnés qu'on nous demandât en même temps de garder la chose secrète de son vivant.

Raïssa MARITAIN,  
le 7 janvier 1941.

*(Cet article est paru en anglais dans le « Commonweal », livraison du 17 janvier 1941.)*

## ETUDE GENETIQUE SUR LA PUDEUR <sup>(1)</sup>

Dans une science comme la pédagogie, entièrement tournée vers les applications concrètes, on sait à quelles méprises nous expose le recours à des notions imprécises ou vides de sens. Au nombre de celles-ci, nous n'hésitons pas à ranger le qualificatif d'"instinctif" chaque fois qu'on l'applique à l'une ou l'autre des réactions propres au comportement humain. Nous avons dit déjà, dans une longue étude consacrée à la sexualité <sup>(2)</sup>, quels inconvénients suscite son usage dans ce domaine particulier; aussi, on nous dispensera d'y revenir dans cette trop brève communication où les mêmes considérations s'appliquent sans restriction aucune. Nous appuyant sur les données de la philosophie et de la psychologie expérimentale, nous nous efforcerons de projeter quelque lumière sur les trois aspects suivants que présente l'éducation de la pudeur :

- A) aucun argument convaincant n'autorise l'éducateur à tabler sur l'existence d'une pudeur instinctive;
- B) quelles sont les composantes essentielles dont l'intégration, réalisée par les soins de l'éducateur, aboutira à la pudeur raffinée de l'adulte vertueux;
- C) quels facteurs, enfin, menacent de troubler l'évolution normale de la pudeur.

---

(1) On nous pardonnera la présentation par trop schématique des considérations qu'on va lire. Il s'agit d'une communication lue au dernier congrès de l'ACFAS pour laquelle les strictes limitations d'usage nous obligent à adopter cette forme dépouillée et dense. D'ailleurs, nous ne publions cette ébauche fragmentaire d'un travail beaucoup plus développé, présentement sur le métier, que pour répondre aux vœux de plusieurs pédagogues de nos amis qui n'ont pu assister à la réunion de la section de Pédagogie.

(2) *Hygiène mentale et éducation sexuelle* dans *L'Hygiène mentale et l'éducation*. Les Editions du Lévrier, Ottawa, 1940, pp. 95-130.

## I

Généralement, on parle de la pudeur comme d'une "crainte *presque* instinctive" (Havelock Ellis), ou d'un "dynamisme sensitif d'appréhension *quasi* instinctive" (de la Vaissière), en relation directe avec les processus sexuels. Examinons donc les deux affirmations impliquées dans cette description :

1° La pudeur serait un mécanisme de freinage, de nature instinctive, ayant pour fin de contenir la sexualité dans les bornes convenables. Et ce caractère instinctif est attesté par le fait que la pudeur s'avère une réaction a) *universelle*, c'est-à-dire, commune à tous les individus de l'espèce humaine; b) *innée*, donc existant en vertu de la nature même de l'homme; c) *indestructible*, même chez ceux qui font profession de la braver.

2° La part d'instinctif qui constitue le fond de la pudeur laisse place à des adaptations et à des manifestations aussi multiples que variées, et qui supposent l'acquisition d'habitudes conformes aux exigences du milieu.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'insister davantage, on se contentera, à ce sujet, des deux remarques suivantes :

1° On peut, à bon droit, qualifier de *naturel* un comportement qui s'avère universel, inné et indestructible. Par contre, est-il opportun de rappeler que l'identification du *naturel* et de l'*instinctif* est injustifiable ?

2° Comment regarder comme *instinctif* un comportement "aux trois quarts appris" et comportant des individualisations très différenciées, de sorte qu'il s'exprime par des manifestations qui varient du tout au tout avec les individus ou, du moins, avec les milieux ?

## II

L'éducateur ne se trouve donc pas en présence d'un mécanisme instinctif qui fonctionnera à peu près identiquement chez tous, aussitôt parvenu à maturité, et qu'il a tout juste pour mission d'adapter aux prescriptions du milieu ou de préserver de toute provocation susceptible de l'é-

mousser. Il doit, au contraire, assurer l'éclosion d'une vertu, veiller sur l'évolution d'une conduite qui résulte de l'intégration heureuse de diverses composantes. Ces dernières, appelées à devenir les ressorts subconscients du comportement adulte, nécessitent une intervention clairvoyante des éducateurs dès la petite enfance si l'on veut atteindre à l'équilibre final. La trop sèche énumération qui va suivre suffira, nous l'espérons, à laisser entrevoir ce qu'est, dans ses grandes lignes, la genèse de la pudeur, et à projeter sur sa nature intime quelques éclaircissements.

Les réactions émotives, on le sait, comptent parmi les plus primitives de l'être humain. Mais, si l'enfant naît doué d'émotivité, c'est-à-dire, avec une aptitude radicale à réagir émotivement, il n'apporte avec lui aucun comportement émotif déterminé. Nous attachant tout de suite au comportement qui nous intéresse ici, la peur, par exemple, est une réaction qui n'apparaît qu'à l'occasion d'une expérience désagréable liée à quelque excitant externe. Bien plus, par voie de conditionnement, à peu près n'importe quelle circonstance, d'abord liée artificiellement à cet excitant, pourra bientôt se substituer à lui et déclencher indépendamment de lui la même réaction. A ce stade, l'enfant n'éprouvera aucun malaise à étaler son corps, à courir dans les ténèbres, à s'approcher d'un animal dangereux, aussi longtemps qu'un châtiment corporel, une chute malheureuse, une morsure cuisante, ne lui auront pas appris tout ce qu'il en coûte d'agir ainsi, et ne se seront pas répétés assez souvent pour que la seule représentation du comportement ou de l'une de ses circonstances se substitue à l'expérience désagréable et suscite par elle-même une émotion de crainte inhibitrice. On ne saurait donc parler encore de pudeur, mais seulement d'une disposition lointaine et primitive : une crainte émotive de poser tel acte déplacé, crainte conditionnée par une expérience physique.

Un peu plus tard, l'intelligence s'éveille. Bien qu'il ne s'en serve pas encore, l'enfant est servi par elle. Dès lors, un sentiment se fait jour, qui absorbe en lui la crainte émotive, mais qui est à la fois plus complexe, plus élevé, plus raffiné qu'elle : c'est la honte. Devenu capable d'une introspection rudimentaire, l'enfant est en état de comparer sa conduite à celle de ceux qui l'entourent. Une

sorte de malaise caractéristique s'emparera de lui lorsqu'il se sera laissé aller à déroger au code de convenances qu'on lui a inculqué. Cette fois, le conditionnement est beaucoup plus subtil : l'approbation ou la réprobation de l'entourage y joue le rôle principal. Déjà, l'enfant s'isole pour satisfaire aux besoins élémentaires de son corps. Surpris en train d'accomplir une action impudique, il a honte ; mais cette honte — bien que plus accentuée grâce à un conditionnement répété avec insistance — n'a rien de spécifiquement sexuel. Elle est de même nature que celle éprouvée par l'enfant lorsqu'il est surpris en train de voler un gâteau dans l'armoire ou de jouer avec un bibelot interdit. Bref, ce n'est pas encore la pudeur, mais un sentiment indéterminé et vague qui déclenche un mécanisme d'inhibition à l'égard de tout comportement "déplacé". On reconnaît là l'*erubescētia* des latins.

Mais, vient l'âge de raison. L'enfant, capable désormais de délibérer de ses actes, se sent pour de bon en état de disposer de lui-même. Maître de sa conduite, il continue d'éprouver le besoin d'agir en conformité avec les usages reçus, mais il sent naître et se développer un besoin plus profond encore : celui d'agir en conformité avec les exigences de sa propre raison. A partir de ce moment, toute dérogation à cet ordre intérieur conçu par lui, et traduit en impératif par le jugement de sa conscience, engendre une sorte d'humiliation intime qui se traduit à l'extérieur par des réactions émotives en tout semblables à celles qui accompagnent le sentiment que nous décrivions tout à l'heure. Mais, cette fois, l'enfant, et surtout l'adolescent, est devenu conscient que certaines manifestations de sa sensualité échappent plus particulièrement au contrôle de sa raison. Aussi, redoute-t-il d'une façon tout à fait spéciale que le moindre comportement se rattachant d'une manière ou d'une autre au domaine de la sexualité — que ce soit à titre de provocation, de manifestation ou de signe, — soit surpris par un regard indiscret. Cette crainte de la turpitude s'identifie avec ce que le langage vulgaire entend désigner par le terme "pudeur". Ajoutons tout de suite que ce sentiment de honte, soudain et insurmontable, si noble soit-il, ne doit pas être confondu avec la pudeur-vertu. En effet, la vertu impliquant l'habitude acquise et affermie d'éviter

toute action honteuse, est incompatible avec la crainte troublante et même physique de se laisser entraîner par la passion. Toutefois, il importe de souligner que la pudeur-vertu trouve, dans cette honte particularisée, spécifique, que les latins appelaient "verecundia", une sauvegarde puissante, à une période de la vie où elle n'a pu encore s'implanter dans l'âme d'une façon stable. Bien plus, c'est sur ce fondement posé par la nature raisonnable qu'elle devra s'édifier.

Mais, qu'est-ce donc que la pudeur-vertu ? Comme son nom l'indique, elle est un comportement acquis et non une émotion, un sentiment naturel, à l'instar des réactions précédemment étudiées. Au fond, une circonstance de la vertu de chasteté, une emprise de la raison sur certaines manifestations accessoires (regards, touchers, baisers, etc...) de la sexualité. Elle suppose donc l'horreur de toute turpitude enracinée profondément en nous au point d'assurer l'assujettissement définitif de la sensualité à l'égard des puissances supérieures. Certes, nous ne prétendons guère affirmer que le vertueux ne connaît plus les révoltes de la sensualité, les conflits de la chair et de l'esprit, mais bien que rien de cela ne jette en lui l'inquiétude et le trouble, maintenant qu'il a l'habitude de la victoire et qu'une longue expérience l'a familiarisé avec les procédés de la lutte. Une fois que l'on a atteint à ce haut degré de maîtrise de soi, à cette conduite, si nuancée et si souple dans ses adaptations, que les anciens appelaient la "pudicitia", les états émotifs et les sentiments primitifs que nous avons analysés antérieurement continuent, sans doute, de jouer à la façon de ressorts subconscients. Ils contribuent même puissamment à renforcer les inhibitions volontaires qu'impose une conscience honnête et prudente. Toutefois, cette action s'exerce désormais dans l'aisance et le calme, et, sans être accompagnée, la plupart du temps, de tout ce halo de bouleversements organiques et d'agitation imaginative qui la caractérisait naguère.

### III

Malgré l'insuffisance de cette esquisse, nous en savons déjà plus qu'il ne faut pour dégager les principaux facteurs qui concourent à l'éclosion de la pudeur et en assurent

l'épanouissement normal et sain. Accordons-leur une mention rapide, car avec eux l'éducateur doit compter.

1° Comme le suggèrent des recherches, poursuivies tant chez les animaux que chez l'homme, l'établissement rapide d'un conditionnement sûr et stable est fonction de la solidité et de l'équilibre du système nerveux, ainsi que de la vivacité de la compréhension. L'enfant faible ou arriéré doit donc être suivi, aidé et soutenu, avec plus de soin et de persévérance.

2° Tout procédé entraînant une sorte d'hyperémotivité comme, par exemple, un châtiment corporel capable de provoquer une crainte morbide, toute attitude aboutissant à une certaine exaspération de la sentimentalité, telle une sévérité excessive génératrice de gêne et de timidité, développeront chez l'enfant la pudibonderie au lieu de cultiver une pudeur de bon aloi.

3° Des interventions maladroites ou faites à contretemps, des provocations qui stimulent la curiosité, une information prématurée ou communiquée sans ménagements, empêcheront à peu près sûrement la pudeur de l'enfant d'atteindre à ce degré de délicatesse et d'aisance qui la caractérise lorsqu'elle s'est muée en une vertu au sens fort.

4° Enfin, la pudeur-vertu se présentant comme la résultante de l'intégration harmonieuse des diverses composantes que nous venons d'analyser, il faut aider le plus possible à cette intégration. Pour cela, en inculquant des habitudes, essayons de nous adapter avec beaucoup de clairvoyance et de souplesse au rythme évolutif du psychisme infantile.

MARINE

*A quoi rêvais-je tantôt,  
Que j'étais si bien?*

*Quel est ce flux  
Et ce reflux  
Qui montent sur moi,  
Et me font croire  
Que je m'étais endormie,  
Sur une île,  
Avant le montant,  
Et que les vagues  
Maintenant  
Me surprennent  
Tout à l'alentour?*

*Est-ce dans un coquillage  
Que j'entends la mer?  
Est-ce le vent sur nos têtes,  
Ou le sang qui bat à ma tempe?*

*Dans quelle marine  
Ai-je donc vu mes yeux?*

*Qui donc a dit  
Qu'ils étaient calmes  
Comme un puits,  
Et qu'on pouvait  
S'asseoir sur la margelle  
Et mettre tout le bras  
Jusqu'au coude  
Dans l'eau lisse?*

*Gare aux courants du fond,  
Au sel, aux algues,  
Et aux beaux noyés  
Qui dorment, les yeux ouverts,  
En attente de la tempête  
Qui les ramènera  
A la surface de l'eau,  
Entre les cils.*

## LES DEUX MAINS

*Ces deux mains qu'on a.*

*La droite fermée  
Ou ouverte.*

*La gauche ouverte  
Ou fermée.*

*Et les deux  
Ne s'attendant pas  
L'une l'autre.*

*Ces deux mains emmêlées  
Ces deux mains immêtables.*

*Celle qu'on donne  
Et celle qu'on garde*

*Celle qu'on connaît  
Et l'autre l'inconnue.*

*Cette main d'enfant,  
Cette main de femme.*

*Et parfois cette main travailleuse  
Simple comme une main d'homme.*

*Cela fait donc trois!  
Et je découvre un nombre infini  
En moi  
De mains qui se tendent  
Vers moi,  
Comme des étrangères  
Dont on a peur.*

*Ah! qui me rendra  
Mes deux mains unies?  
Et le rivage  
Qu'on touche  
Des deux mains,  
Dans le même appareillage,  
Ayant en cours de route  
Eparpillé toutes ces mains inutiles?*

## JOUR DE JUIN

*Ils sont trente jours de juin.  
Et moi, maman, je veux celui-ci!  
Ils sont trente jours de juin.  
Mais ce ne sera plus jamais le même...  
Ils sont trente jours de juin.  
Peut-être pour moi était marqué  
Cet aujourd'hui que j'ai manqué!*

*Dans la chambre  
J'ai passé mon jour,  
Comme j'ai pu,  
Avec des fées  
Fabriquées à mesure,  
A moitié fabriquées,  
A moitié habitées,  
A peine écoutées!*

*Tête sertie de diamants,  
Visage dont on a oublié de faire les yeux;  
Apparition aussitôt fondue.  
Chat étrange au pelage gris et rayé,  
Aux prunelles mouvantes,  
Vertes comme l'étang,  
Jamais tu ne dures assez  
Pour que je puisse te caresser.*

*Petites filles  
En robes à carreaux rouges,  
A carreaux bleus,  
Sans cesse je vous vois  
Danser autour des javelles d'or.  
Les javelles s'évaporent  
Comme la poussière du blé,*

*Et les petites filles dansent encore  
En robes à carreaux rouges,  
A carreaux bleus.*

*Les javelles sont revenues  
Et les petites filles dansent  
Alentour et par-dessus,  
A carreaux rouges,  
A carreaux bleus.*

*Les robes d'indienne sont là,  
A carreaux rouges,  
A carreaux bleus,  
Et les petites filles sont dedans.  
Elles dansent alentour et par-dessus  
Les javelles d'or.  
Puis, pst! elles n'y sont plus...*

*Longtemps après la vision,  
Une ronde continue dans ma tête.  
Des chats posent sur le tapis,  
Une fée montre sa chevelure noire,  
Garnie de pierres étincelantes,  
Mais elle n'a pas de visage,  
Même pas de mains  
Pour les mettre à la place  
Et faire semblant de cacher ses traits absents.*

*Tandis que  
Les fleurs, le vent et la lumière  
Composent une fête, avec le ciel aussi.  
Dehors c'est un jour de juin.  
Fermez la fenêtre!  
Que le parfum n'entre pas;  
Il dérangerait mon songe  
Renfermé!  
Il ferait s'envoler mes chimères!  
Et il ne me resterait plus rien...*

*Fermez la fenêtre,  
Cette lézarde à l'été;  
Si je ne dois pas habiter ce jour  
Qu'il ne vienne pas me tourmenter!*

*Qu'avez-vous fait!  
Ce désir, qu'on croyait mort, renait,  
Et le songe en équilibre  
Est tout désarticulé...  
De tout cet artifice  
Patiemment édifié,  
Il n'est plus que des débris...*

*Des danseuses,  
A carreaux rouges,  
A carreaux bleus,  
Il ne demeure qu'une  
Qui ne danse plus,  
Puisqu'elle est couchée  
Et que les javelles d'or  
N'ont jamais existé.*

*La fenêtre est grande ouverte,  
De l'été l'on n'éprouve  
Que ce navrant parfum de terre.  
Dans la chambre, le jour,  
Comme ce chat  
Jamais ne dure assez  
Pour qu'on puisse le caresser.*

*Ils sont trente jours de juin  
Hélas! Maman,  
Qu'est devenu celui-ci?  
Le jour se couche...  
Que n'ai-je ignoré  
Qu'il s'est levé!*

*Anne HEBERT.*

## ILS POSSEDERONT LA TERRE. . . (1)

### I. Edward (suite)

A l'hôpital catholique, où ils furent conduits, en dépit des protestations d'André, par un voyageur de commerce qui les ramena à la ville, Edward fit appeler le docteur Alexandre Desartois. C'était le médecin de la famille Wilding et il avait vu naître Edward. Il venait à peine de déposer son chapeau au vestiaire à ce moment. Il monta presque aussitôt, car il tenait à la clientèle des Wilding. En apercevant André dont on avait étendu la jambe sur deux chaises, il fit entendre un grognement significatif.

— Une luxation? On ne dérange pas le premier chirurgien d'un hôpital pour une pareille bêtise.

L'ironie du ton corrigea un peu l'impolitesse de cette entrée en matière. Ignorant des choses de l'hôpital, les deux jeunes gens et le voyageur qui les avait suivi, ne saisirent pas toute l'ironie de cette phrase. Le docteur Desartois était en effet seul avec un gynécologue au service de chirurgie du petit hôpital catholique de F. Il affectait des manières brusques avec tout le monde, mais les religieuses et les enfants, qui par instinct devinent sous une écorce rude un cœur généreux, l'aimaient bien.

C'était un solide gaillard dans la cinquantaine, dont la grosse tête, casquée d'une crinière rousse, semblait collée sur les épaules. Il avait des yeux très vifs, ombragés par des sourcils remarquablement longs et emmêlés, le front haut et large, les lèvres bonnes.

Desartois, un des piliers de l'hôpital catholique, menait en son particulier une vie scandaleuse. Il était célibataire.

---

(1) Ces pages sont extraites d'un roman qui paraîtra en 1941 aux Editions de l'Arbre. Le commencement de cette partie a paru dans le cahier de décembre 1940 et de janvier 1941. Le titre "Ils posséderont la terre" n'est que provisoire.

Tout droit de reproduction interdit.

Les maris et les pères, qui redoutaient ses entreprises, ne lui confiaient qu'en tremblant les êtres qui leur étaient les plus chers. Mais sa réputation de science faisait taire les craintes. On répétait dans toute la ville qu'il avait apporté avec la santé le déshonneur dans plusieurs familles. André, qui connaissait ces faits, avait été prévenu contre lui. Mais il fut gagné comme les autres par l'admiration que cet homme suscitait naturellement.

En refaisant le pansement, le médecin demanda :

— Où vous êtes-vous fait cela ?

Le voyageur qui n'avait pu placer un mot jusque-là, intervint. Il fut interrompu dès le premier son.

— Attendez dans le passage avec les autres, dit le docteur sans se retourner.

Le voyageur ne se laissa pas intimider pour si peu, mais il se mit en frais d'expliquer qu'il était "le bon samaritain". Il avait ramené le blessé trouvé au bord de la route, près de la rivière. C'était une chance que les deux jeunes hommes n'aient pas été tués.

— Une randonnée de plaisir, hein ? demanda le docteur à Edward sans s'occuper du voyageur qu'il avait rayé une fois pour toutes de son monde en apprenant qu'il n'était pas malade et n'était rien aux Wilding.

— Où sont ces dames ? reprit-il.

— Il n'y avait pas de dames, fit Edward d'une voix qu'il jugea assurée mais qui ne trompa pas son interlocuteur.

Le voyageur de commerce avait arrêté une religieuse à qui il racontait à sa manière l'accident. Son empressement tenait également du désir de rendre service qui caractérise tant de nobles âmes et du zèle du délateur qui flaire une affaire équivoque. Il avait assumé d'emblée le rôle principal.

— Grâce aux bons offices de ce monsieur, dit Desar-tois, il vous faut maintenant répondre à un questionnaire pour le rapport à la police. Je comptais vous éviter cet ennui. Je vous envoie un interne qui prendra votre déposition.

Edward détestait l'importun mais il ne pouvait trouver le moyen de s'en débarrasser. La reconnaissance le faisait se révolter contre la répulsion qu'il éprouvait devant cet homme. Il était de ces êtres, bas sur pattes, chez qui, vers la trentaine les intestins se développent outre mesure, formant entre la tête et les jambes une boule disgracieuse et incommode qui va toujours en grossissant, à moins d'un miracle, et les conduit ainsi jusqu'à la soixantaine quand l'apoplexie ne les rejoint pas avant. Ce sont généralement de fort mangeurs de viande et ils exercent des métiers divers, indéfinissables, parmi lesquels ceux de voyageurs de commerce, d'inspecteurs et autres, dont l'entregent et la bonne humeur font le succès. Il avait nombre d'amis. Comme on le verra plus loin, sa vie n'était pas facile, au contraire, mais à aucun moment il ne se départit de cette jovialité qui, avec son ventre, était tout l'homme.

Il insista pour reconduire André chez sa grand'mère. Tout au cours de la conversation qui reprit après le départ du docteur, il arracha presque contre leur volonté et malgré toute la répugnance qu'ils mettaient à parler, les noms des jeunes gens, l'état de fortune de leurs parents, leurs occupations respectives. Il trouva même l'occasion de se moquer d'Edward qui n'avait aucune occupation et après des conseils qui firent rire les deux amis, il pirouetta et faisant appel à leur pitié, il se racheta à leurs yeux. Edward ne s'expliquait plus, le soir, comment cet homme s'était imposé à lui, par un mélange de services, d'humiliations, de flatteries qui allaient jusqu'à la flagornerie, de respect aussi et de franche gaieté.

Comme ils allaient quitter l'hôpital, André soutenu par son ami et par le voyageur, le docteur Desartois apparut. Il avait passé une courte vareuse blanche.

— Comment va ma petite Dorothee? demanda-t-il à Edward. Et sans attendre la réponse, il ajouta pour le jeune Wilding : "A quand le mariage, vous deux?"

— Nous ne sommes pas pressé, dit le jeune homme avec fatuité.

Le voyageur, qui soutenait le bras gauche d'André, sentit une violente crispation des muscles. André — il

n'aurait pu expliquer pourquoi — ressentait un étrange sentiment de frustration.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas détrompé, dit-il quand le docteur ne fut plus là.

— Détrompé?

— Mais oui, il n'est pas question de mariage entre vous et votre cousine.

— Qu'en savez-vous?

Ils cessèrent de parler pour porter toute leur attention à l'opération délicate d'installer le malade au fond de la voiture. André écoutait monter son hostilité contre son ami. Il ne parlait pas. Après quelques mots d'esprit qui furent perdus pour les deux jeunes hommes, leur conducteur dit :

— Je me présente : Alain Génier, voyageur de la maison Saint-Joseph, ornements d'église. Puis il ajouta : Il n'est pas commode le docteur.

Edward n'en pouvait plus quand il quitta André et son nouvel ami à la porte de la maison. Il promit de venir prendre des nouvelles le soir. Il put ensuite s'occuper des autres détails.

Il était près de dix heures ce matin-là, quand, débarassé des conséquences immédiates de l'accident, il songea à rentrer à la maison. Il s'aperçut alors qu'il avait complètement oublié de prévenir sa mère.

L'air était léger, une luminosité très douce baignait les choses. La rue qu'il suivait surplombait la rivière. Au loin, de l'autre côté, dans le quartier des affaires, des toits recouverts de cuivre neuf fulguraient. Il récapitula sa demi-journée. Pour la première fois, depuis des mois, il avait agi sans se regarder agir. Il s'imagina pris dans ce mouvement, vivant réellement. Les livres ne suffisaient plus. L'action, tout était là. C'était peut-être ce qu'il pressentait quand il avait écrit à Ly. Sortir du milieu, s'engager, fût-ce dans une voie sans issue, mais cesser de tout peser sur la balance faussée de sa conscience. Il ignorait que la griserie de l'action n'eut pas satisfait sa nature longtemps.

Il pouvait anticiper la scène qui l'attendait à la maison, elle laissait intacte sa joie. Mme Wilding avait abusé trop longtemps de leur affection. Les malheurs qu'elle évoquait pour ses manquements de jeune homme le laissaient maintenant indifférent. Que de chemin parcouru depuis qu'elle avait inventé de pleurer pour lui faire renoncer à un plaisir ou l'accabler de remords, en lui montrant un visage dont le tourment était son œuvre. Il s'était tellement habitué à cet argument de la mort de sa mère qu'il le retournait tout naturellement contre elle sans voir tout ce qu'il y avait de monstrueux à penser qu'alors il serait délivré d'elle.

Elle lui crierait de la porte : "Où as-tu passé la nuit?" Et ce ne serait pas tout de suite la scène. Elle s'apercevrait qu'il ne l'écoutait pas, qu'il ne pleurerait pas; elle se croirait bravée. C'était une gradation qu'il connaissait bien. Ce serait nouveau si elle ne mêlait pas Dorothée à la querelle : "Vous me ferez mourir. C'est quand je serai morte que vous comprendrez ce que j'ai fait. Vous me regretterez."

Aujourd'hui, la querelle se compliquait d'une question d'argent. Il savait que sa mère ne lésinait pas. Seulement, il se sentait moins à l'aise pour se défendre...

Une image de la veille lui traversa l'esprit. Jusqu'à quel point les parents peuvent-ils entendre la vérité. Quelle vérité?

★ ★ ★

André, en arrivant, fit à sa grand'mère un récit coloré de l'accident, en omettant, il va sans dire, la rencontre de minuit.

Il n'avait qu'une contusion. Il avait cru, disait-il, en reprenant connaissance, que le poids de toute la voiture reposait sur sa jambe. Pendant qu'il parlait, sa grand'mère l'avait déchaussé.

— Tu ne pourras pas sortir avant deux jours, dit-elle.

— Pas de plaisanterie, il faut que je sois au bureau à deux heures. Je vais m'étendre quelques instants. Eveillez-moi à midi.

La vieille jugea inutile de le détromper.

Mais quand il voulut se lever à cinq heures, son pied refusa de le porter. Il alluma la veilleuse près de son lit. Son pied avait enflé considérablement ; les veines et les muscles sillonnaient le cou-du-pied. Et il se sentait faible. Il se dévêtit sans trop de mauvaise humeur, puis il appela sa grand'mère.

— Envoyez Georges m'excuser auprès de M. Pollender, dit-il. Il faudrait aussi prévenir Ly que je ne pourrai sortir ce soir.

Georges, qui avait remplacé Fernand auprès des vieux, était un grand garçon dégingandé dont l'ambition était de devenir un artiste. Il n'avait pas de situation et cela paraissait naturel à tout le monde. On n'imaginait pas qu'il put gagner sa vie. Le vieux lui fournissait l'argent de ses dépenses personnelles. Ils fumaient le même tabac. On ne le remarquait pas dans la maison. Il n'aimait pas non plus qu'on parle de lui ou qu'on s'occupe de ses affaires. Dans sa chambre, il y avait de la glaise, des toiles couvertes d'ébauches, et bien qu'il passât des jours entiers enfermé dans son studio, il n'accomplissait rien.

En rentrant le soir, il fabriqua pour André une béquille de deux pièces de bois.

Le lendemain, après la messe matinale, il demanda à sa grand'mère de ne pas descendre le malade dans son studio, au rez-de-chaussée, malgré la commodité de l'endroit, car il attendait des amis.

André ne voulait pas croire qu'il faudrait passer la journée, des jours dans sa chambre. Il voulait partir. Il se soulevait et se tenait aux chaises. "Aidez-moi à descendre, je suis certain que je puis marcher."

Ly téléphona. Elle conseilla de baigner le pied dans la saumure. "Je viendrai te chercher dans une heure", promit-elle. Mais la grand'mère ne l'entendait pas ainsi et le prestige de Ly n'agissait pas sur elle.

Robert CHARBONNEAU.

## Les Frères Marx

Depuis *A Day at the Races*, la qualité des films des frères Marx n'a fait que baisser. *Room Service*, entre autres, était lamentable, et quelques passages d'une verve endiablée ne sauvent pas leur dernier film, *Marx Bros Go West*, d'un échec à peu près complet.

A quoi attribuer cela ? Serait-on incapable de trouver des directeurs assez intelligents pour les comprendre ? Ces trois enfants terribles du ghetto seraient-ils en train de s'assagir ? Est-il impossible qu'ils poursuivent une longue et populaire carrière comme Chaplin ?

C'est en définissant ce qui fait l'essence même de leur comique, avec celui de Charlot le plus puissant, le plus profond de ce siècle, qu'on trouvera la réponse à ces questions. Grâce à un infaillible instinct, inconsciemment la foule a perçu dans l'extraordinaire bouffonnerie des Marx une menace obscure et, sous toutes sortes de prétextes, se détache d'eux.

L'engouement du début n'a pas duré. *Cocoanuts* et *Animal Crackers* firent sensation dans le temps ; mais bientôt on se demanda peut-être, avec inquiétude, de quoi on avait tant ri. Déjà les films suivants étaient plus raisonnables, l'action ralentissait, la loufoquerie perdait de l'ampleur. Les directeurs accordaient de plus en plus d'importance à l'intrigue sentimentale, simple prétexte autour duquel vient s'enrouler comme à un arbre débile, la vigne luxuriante et folle d'une comédie incomparable. Enfin la censure, cet avorton de la critique, toujours incapable de juger une œuvre d'art en elle-même puisque son jugement porte généralement ailleurs, c'est-à-dire à côté de l'essentiel, la censure, dis-je s'en mêla, et il fallait s'y attendre. La conduite de Harpo ressemblait trop à celle d'un faune printanier, échappé des bois, et Groucho, l'imprudent *ladies' man* à la si vaste expérience était vraiment trop chaleureux dans ses effusions. Ils ont bien du mérite, les pauvres, à défendre ce que les scénaristes leur servent actuellement, dans l'espoir de relever les profits. Si cela continue ils mourront empoisonnés par le bon sens, la logique et la vertu, indigentes muses du Parnasse bourgeois.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'esprit bourgeois du grand public se montre désormais revêché aux frères Marx puisqu'ils font fi de ce qu'il a de plus cher : le beau sentiment et la morale bêtifiante. Le public préférera éternellement tous les *maîtres de forges* du monde à tous les Pantagruel, à tous les don Quichotte, à tous les Père Ubu, à tous les Gulliver. Et c'est la même chose dans tous les ordres de l'art et de la pensée.

Ainsi nous sommes amenés à définir l'essence du comique des frères Marx : il a sa source et son aliment dans une anarchie radicale parfaitement consciente et voulue, mais susceptible d'une inspiration quasi poétique. C'est en même temps nommer l'impardonnable péché dont on les accuse. L'anarchie, destructrice de l'ordre nécessaire à l'exercice confortable de la vertu comme du péché; l'anarchie qui fait crever le mensonge universel et qui remet tout en question. Il n'y a vraiment pas de quoi rire ! N'est-il pas suprêmement inconvenant d'en faire le fondement d'un art comique ?

Le public a vu juste; il a senti que ces trois comètes (insolites comme toutes les comètes) étaient autre chose que des clowns et que leur apparition ne concordait nullement avec un certain ordre établi et tenu pour sacré.

En effet, ceux qui les connaissent savent que les Marx évoluent presque toujours en dehors de la réalité quotidienne (ou de la réalité tout court), soit qu'ils la transcendent, soit qu'ils aient choisi de passer tout simplement à côté. Ils sont des entités irrationnelles, irréductibles aux appréciations de la commune raison, traversant un monde ébahi, paralysé, dont le cours est arrêté ou renversé par une magie toute puissante. Citons deux exemples tirés de leur dernier film : la locomotive égarée dans les champs, qui au passage, se coiffe d'une maison, sur le toit de laquelle un ouvrier posait des bardeaux : la maison est emportée brusquement, mais l'ouvrier continue son travail sans s'émouvoir tandis que le mécanicien Groucho l'interpelle d'une fenêtre, ajustée par miracle à celle de la machine... La même locomotive encore, que les trois frères chauffent avec le bois même dont les wagons sont construits : quand le train arrive à destination il ne reste plus aux voitures que l'armature d'acier, et les passagers sont tous demeurés bien sages sur leurs banquettes...

Il ne s'agit plus de logique, mais de la pure dialectique du geste. L'un amène l'autre, puis un suivant, tous d'ordres variés il va sans dire; les gestes se multiplient selon un rythme de plus en plus pressé, avec une étendue de conséquences de plus en plus vaste, jusqu'à ce que tout soit renversé, bouleversé, détruit, désaffecté de toute espèce de raison d'être, en quelque sorte anéanti. Certes il y a des motifs là-dessous, et si l'on tient à leur attribuer une logique, on peut dire qu'elle relève de la fantaisie enfantine ou du rêve. Rappelons à ce sujet la scène prodigieuse de la salle d'opération dans *A Day at the Races*.

Le comique des Marx comporte donc une protestation contre la réalité quotidienne et ses exigences, l'ordre des valeurs et des lois et, en même temps, une libération effective car rien ne

leur résiste : ils se soumettent même les forces de la nature. Je ne me souviens plus exactement au cours de quel film Groucho se trouvait dans un salon à deux issues. Pressé de sortir, il ouvre une porte : dehors il pleut à verse; alors il sort immédiatement par la seconde porte, à dix pas de la première, où il fait un temps merveilleux...

Serait-il exagéré de voir, à certain moments, dans leur jeu une puissance d'incantation, une sorte de sorcellerie apparentée à ces curieuses fêtes de la nature en honneur chez les peuplades sauvages, au cours desquelles on sacrifie au chaos créateur, où l'on évoque le Tohu-Bohu primitif de la matière, afin que de ce désordre momentané de toutes choses et de toutes lois, les êtres sortent renouvelés et fécondés, retournant à la vie comme après une nouvelle création? Ainsi l'art des Marx plongerait des racines jusqu'en des instincts primitifs indestructibles de l'homme, mais refoulés dans le tréfonds du subconscient, et qui remontent parfois jusqu'à l'action avec une cruelle violence, quand l'histoire enregistre une période d'anarchie.

Les Marx semblent ne rien respecter; nulle grandeur humaine ne les intimide. Tous les hommes sont égaux. Ni les héros, ni les savants, ni les grands, n'échapperont à la fosse commune de la danse macabre, vers laquelle ils sont poussés par des diables hilares.

Ils unissent en eux les contraires. Ils sont voleurs et volés avec une égale aisance. Et pour plus de perfection le volé sera souvent complice de son voleur. En même temps ils seront honnêtes, prêts à rendre service, à se dévouer "sans miséricorde". Ils seront à la fois poltrons, téméraires, lourdauds, agiles, bernés, fins matois.

Mais la méchanceté froide, l'envie, l'esprit de vengeance leur sont étrangers. Comme tous les grands comiques ce sont des innocents. Leur pauvreté est remarquable. Selon l'intrigue de la plupart de leurs films, s'ils font trembler le monde c'est pour recouvrer une somme ou un bien dérobé à quelque bonne âme pour laquelle ils ont éprouvé une soudaine amitié, d'ailleurs inexplicable...

Que Chico et Harpo rencontrent un piano, une harpe ou une flûte, l'action s'arrête aussitôt. Il faut qu'ils offrent quelque chose aux cœurs simples qui répondront sans faute à l'appel de la musique. Quand il joue de la harpe, des enfants entourent Harpo d'une couronne de visages innocents et ravis. Ils ne craignent jamais l'inquiétant clown, et lui a pour eux des regards d'une inexplicable tendresse. Il prend une grandeur émouvante de faune muet, ce bouffon aux larges pantalons rapiécés, enrichis de poches inépuisables, à la canne sonore, vraie baguette de fée,

à la perruque moutonnaire, lorsque souriant de son propre émerveillement d'artiste, il livre à des enfants son humble message de poésie.

Cela n'est pas une raison pour qu'on pardonne aux frères Marx, à ces juifs sans Messie, de venir troubler notre univers, de nous forcer à justifier tant de choses, à remettre en question tant d'évidences sur lesquelles nous dormons depuis si longtemps. Le public désapprouve inconsciemment cette compromission de l'existence en tant qu'ordonnance de valeurs plus ou moins arbitraires, mais sur lesquelles il a bien fallu fonder la vie et la permanence de la société. Il y a là un besoin de sécurité qui ne peut souffrir d'atteintes et, comme la "philosophie" des frères Marx le touche au cœur, on s'éloigne d'eux comme on fuit les fous. On a pour eux le mauvais œil, parce qu'ils révèlent la précarité, la contingence absolue de toute créature. Il serait surprenant de voir les Marx gagner de nouveau la faveur des foules; leur art ne s'adresse pas à elles: il est fait pour les forts, pour les gens sans foi, pour les initiés de l'insécurité.

D'ailleurs notre temps ne pourrait plus rire du rire énorme de Rabelais, de Chaplin ou des trois frères Marx; il n'en a plus ni la force ni la liberté. Le grand Dubout nous a déjà montré une humanité affolée, pétrifiée de terreur et de rage impuissante, tandis que se lève un nouvel Ubu, autrement terrible que le fantoche de Jarry. Et est-ce qu'ils ne fonctionnent pas à faire rêver la trappe et le croc à nobles, le cheval à phynances et la machine à déceler !

JEAN LE MOYNE

### Les missions.

Il ne faut pas oublier les missions, l'immense œuvre d'apostolat de l'Église est ralentie, mise en péril même, depuis que la guerre détourne notre attention de ce qui demeure pourtant le devoir de tous les chrétiens, la conversion des infidèles

En Chine, en particulier, la guerre a causé des misères sans nom. C'est la famine et la persécution.

Les aumônes peuvent être envoyées par mandat ou chèque au R. P. André Joliet, s. j., Mission Catholique de Sainte-Thérèse, Potowchen, Hopeh, Chine ou au Père Procureur des Missions, L'Immaculée-Conception, 1855 est, rue Rachel, Montréal.

## Constantin Leontieff

Berdiaeff, dans un volume d'analyse profonde, nous présente une des figures les plus représentatives de l'histoire de l'esprit russe : *Constantin Leontieff, un penseur religieux russe du XIX<sup>e</sup> siècle* (1831-1892).<sup>(1)</sup> Ce sous-titre qui semble définir Leontieff, le résumer en quelque sorte, ne doit pas être pris intégralement. Berdiaeff s'est appliqué au cours de cet ouvrage à nous dépeindre un Leontieff dont la complexité s'accommoderait mal de tels cadres.

Penseur, Leontieff le fut incontestablement. Il créa sa vie, ses peines et ses joies de sa pensée. Mais c'est un penseur tout objectif, dont la pensée se meut difficilement dans l'abstrait. Son esprit s'est formé à l'école des sciences naturelles; il puise dans la nature son esthétisme et une vision concrète des choses. Pour lui, la fin de la vie c'est la beauté. Il conçoit la beauté dans la vie et non dans l'art. Il pense l'univers, la société comme un organisme biologique, en naturaliste et en esthète. Son sociologisme c'est de la morphologie sociale. Il ne voyait pas que la vie sociale n'est pas seulement naturelle, mais aussi spirituelle. Il confond liberté et égalité parce que l'esthétique de la liberté humaine échappe à son entendement. "Chez Leontieff l'esthète triomphe du psychologue et l'empêche de pénétrer les profondeurs de l'âme humaine". Il dénie à l'esprit vivant de l'homme toute action sur l'histoire. Il pense toute une philosophie de l'histoire basée sur ses vues d'esthète et de naturaliste et stimulée par ses aspirations d'aristocrate. Il pense la mission russe, pressent les mouvements faciste et communiste. Sa pensée trouve son expression la plus complète dans *Byzantinisme et Monde slave*.

Religieux, Leontieff se ressent toujours d'un état d'esprit qui lui fait envisager les problèmes spirituels sous l'angle naturel. Tout jeune il est attiré par l'esthétique de l'Orthodoxie, vite remplacée par la soif de l'amour : recherche du bonheur dans l'esthétique de l'Aphrodite terrestre. Malade physiquement, il eut peur de mourir sans avoir connu la passion. L'existence de Leontieff est toute maculée de la diversité de ses amours, d'ailleurs sans profondeur. Il ne devait jamais rencontrer la femme élue, ni connaître le véritable amour. Des maladies terribles — suites de son libertinage — le ramènent devant le problème du salut éternel. Il ressent une terreur religieuse devant la damnation possible. Il promet alors à la Vierge Marie d'endosser l'habit monacal si elle lui épargne la pauvre vie qu'il aime tant. Il ne fut jamais complètement moine, étant marié avant sa

(1) Collection **Les Iles** Desclée de Brouwer.

promesse. "Son type spirituel reste toujours celui d'un agnostique. La contemplation ne l'intéresse guère, non plus que la connaissance de Dieu et des divins mystères". Il y a conflit entre son point de vue naturaliste — il allait jusqu'à rendre naturaliste la Providence qu'il confondait d'ailleurs avec les lois physiques — et son point de vue spirituel. Il ne parvient pas à les concilier. La religion de Leontieff était strictement une question de salut personnel, un égoïsme transcendant. Ses joies étaient esthétiques et païennes bien plus que religieuses. Jusqu'à la fin de sa vie, il connut les angoisses d'une conscience divisée : païen et esthète dans le monde, chrétien et ascète dans la vie claustrale; homme qui sent son salut en danger dans ce monde rempli de tentations et qui le cherche dans le monachisme mais sans jamais adopter rigoureusement la position chrétienne, impuissant qu'il était à surmonter ses goûts d'esthète païen.

Leontieff est russe de naissance, de nationalité. Il n'appartient à aucun mouvement russe, il n'épousa aucune école. C'est un homme à part, de destinée unique. Il eut chez lui l'existence d'un étranger, d'un solitaire. "Sa pensée accuse une précision et une clarté toute latine". "Leontieff avait le culte de l'amour; les Russes ne le connaissent presque pas". Son esthétisme le sépare profondément de ses contemporains. Il est un aristocrate au moment où tout en Russie tend vers le populisme. Son âme ne fut jamais exaltée par l'amour du peuple. "Il ignore cette aspiration, si typiquement russe, au Salut général, au salut de tous les hommes". Il ne songe pas à l'humanité souffrante, mais à l'humanité poétique. Il prêche le tzarisme, la dictature, quand le peuple aspire à la démocratie. Contrairement à la plupart des Russes il a un très grand sens de l'histoire, et ses appréciations sociales, culturelles et historiques sont celles d'un occidental. Ses pressentiments de philosophe historien tendent à l'écarter de sa patrie. Il redoute ce que nous redoutons aujourd'hui de l'Orient. (1) Il craint l'embourgeoisement de l'Orient par l'Occident, de ce qu'il appelle la "démocratisation", le nivellement social et la suppression du gouvernement par la force brutale, force nécessaire à son principe esthétique qui veut la diversité comme condition *sine qua non* de la beauté. "Il sentait venir l'image d'une Russie qu'il ne voudrait, ni ne pourrait chérir, une Russie libérale, démocratique, et athée".

Leontieff, par ses justes vues de l'histoire malgré les lacunes de sa doctrine sociale, se rattache à notre époque dont il a prédit les grandes phases; et, s'il n'a pu prévoir que l'internationalisme russe serait plus fort que celui de l'Occident, il avait tout de même trouvé que la Russie, le peuple russe était un

(1) Voir **Menace à l'est**, Daniel-Rops, La Relève, avril 1940.

terrain apte à jouer un rôle révolutionnaire dans l'histoire. L'historien devra désormais tenir compte des œuvres de Leontieff qui diffusent de si singulières lumières sur cette époque de transition.

L'esthétisme de Leontieff est extrêmement dangereux. Son expérience religieuse en est la preuve. Nombre de jeunes d'aujourd'hui — qui recherchent comme lui le bonheur, plus inclinés vers l'Aphrodite terrestre que la céleste — trouveront, dans cette analyse de Berdiaeff, un excellent sujet de méditation d'ordre pratique.

Nicolas Berdiaeff est de lecture quelque peu laborieuse. C'est un analyste au sens strict du mot. Il s'attache à coudre et à découvrir afin de présenter une trame de bonne venue. Ecrivain spiritualiste, orthodoxe, il réside actuellement à Paris, exilé de son pays. Exil tout en son honneur.

La traduction, assumée par Mme Irène Iswolsky, garde, nous semble-t-il, l'esprit russe dans un style et une langue absolument français.

AURAY BLAIN.

PLateau 7506

## **BERNARD Le BEL**

AVOCAT

275 ouest, rue St-Jacques — suite 69 — Montréal

## **PERRAULT et PERRAULT**

AVOCATS

511, Place d'Armes  
Montréal, Canada.

Tél. : HA. 0200  
0209

ANTONIO PERRAULT, C. R.  
Rés. : 64, Ave Nelson, Outremont  
Tél. : DO. 6342

JACQUES PERRAULT, LL. D.  
Rés. : 2380, Boul. Pie IX  
Tél. : CL. 3580

# Art et Catholicisme

du R. P. M.-A. Couturier

paraîtra en mars

AUX EDITIONS DE L'ARBRE

dans la collection

inaugurée le mois dernier par

## Le Crépuscule de la civilisation

de Jacques Maritain



*Demandez les conditions d'abonnement à la série de volumes qui seront publiés au cours de l'année,  
340, avenue Kensington, Westmount,  
Montréal.*

L'abonnement d'un dollar (à 10 cahiers) est payable, par mandat ou par chèque au pair à Montréal, à l'ordre de la Relève Enrg. aux bureaux de la revue, 340, ave. Kensington, Westmount. Tél. : Fitzroy 8658.